

monastique, ont-ils trop vieilli dans leur esprit, pour en être arrachés. La lumière semble réservée aux générations suivantes. On peut hâter cette révolution, en déterminant les grands propriétaires à faire élever leurs enfans en Europe; en réformant, en perfectionnant l'institution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aisément dans des organes encore tendres. L'âme, sans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit avec une égale docilité, le vrai et le faux en matière d'opinion, ce qui est favorable et ce qui est contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à estimer leur raison, ou à la mépriser; à en faire usage, ou à la négliger; à la regarder comme le meilleur des guides, ou à se défier continuellement de ses forces. Les pères défendent avec obstination, les rêveries qu'ils ont sucées avec le lait; leurs enfans auront le même attachement pour les bons principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Brésil des idées justes sur la religion, sur la morale, sur l'administration, sur le commerce, sur l'agriculture. La métropole ne confiera qu'à eux les places importantes; ils y développeront les talens qu'ils auront acquis, et la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle, ne seront plus bornés à gémir sur l'oisiveté, l'ignorance, les bévues, les superstitions, qui ont fait la base de son admi-

nistration; l'histoire de cette colonie n'en sera plus la satire.

La crainte d'irriter la Grande-Bretagne, ne doit pas retarder d'un instant les grands changemens que nous indiquons. Les motifs qui, peut-être, les ont fait suspendre, ne sont que des préjugés qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques qui, une fois adoptées, deviennent des principes. Telle est l'opinion établie à la cour de Lisbonne, que l'état ne sauroit ni exister, ni devenir florissant, que par les Anglais. On oublie que la monarchie portugaise se forma sans le secours des autres nations; que durant tout le temps de ses démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger; qu'elle s'était agrandie, pendant trois siècles, d'elle-même, lorsqu'elle établit sa domination sur l'Afrique et dans les deux Indes, avec ses propres forces. Toutes ces grandes choses furent opérées par les seuls Portugais. Il fallait donc que ce peuple découvrit un grand trésor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvait se soutenir par lui-même: semblable à ces nouveaux parvenus, que l'embaras des richesses jette dans la pusillanimité.

Nul état ne doit se laisser protéger. S'il est sage, il doit avoir des forces relativement à sa situation; et il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins que son ambition ne soit démesurée,

xxix.
La cour de
Lisbonne de-
vrait-elle
être arrêtée
dans ses
projets de
réforme par
la crainte
de se
brouiller
avec
l'Angleterre?

il a des alliés qui, pour leur propre sûreté, soutiennent ses intérêts avec autant de chaleur que de bonne foi. C'est une vérité générale, applicable surtout aux états qui possèdent les mines : tous les peuples ont intérêt à leur plaisir, et se réuniront, quand il le faudra, pour leur conservation. Que le Portugal tienne la balance égale entre toutes les nations de l'Europe, et elles formeront autour de lui une barrière impénétrable. L'Angleterre elle-même, quoique privée des préférences dont elle a trop long-temps joui, soutiendra toujours un état dont l'indépendance est essentielle à l'équilibre de toutes les autres puissances. Leur concert serait surtout unanime et bientôt formé, si l'Espagne, se livrant à la manie des conquêtes, formait contre lui quelques entreprises. Jamais la politique soupçonneuse, inquiète et prévoyante de notre siècle, ne souffrirait que tous les trésors du Nouveau-Monde fussent dans la même main, ni qu'une seule maison venant à dominer en Amérique, menaçât la liberté de l'Europe.

Cette sécurité ne devrait pas pourtant engager la cour de Lisbonne à pousser la négligence aussi loin qu'elle le faisait lorsqu'elle se reposait de sa défense sur les armes britanniques, ou que son indolence s'endormait sur celle de ses voisins. Comme elle n'avait ni forces de terre, ni forces de mer, elle était comptée pour rien dans le système politique, ce qui est le dernier des opprobres

pour un empire. Veut-elle regagner de la considération ? il faudra qu'elle se mette en état de ne pas craindre la guerre, qu'elle la fasse même si ses droits ou sa sûreté l'exigent. Ce n'est pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix, lorsque tous les peuples sont en armes. Dans le monde politique, comme dans le monde physique, un grand événement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puissance, intéressent toutes les autres. Celles mêmes qui sont les plus éloignées des champs de carnage, sont souvent les victimes de leur modération ou de leur faiblesse. Ces maximes deviennent personnelles au Portugal, en ce moment surtout, où l'exemple de ses voisins, l'état de crise de ses fiers alliés, l'empressement des puissances jalouses de son amitié, tout enfin l'avertit de se réveiller, d'agir et de revivre.

S'il ne lève enfin la tête au-dessus des mers qui sont le théâtre et l'aliment de sa prospérité ; s'il ne se montre pas en force à l'extrémité de l'Europe, où la nature l'a si heureusement placé pour attirer et pour verser des richesses, c'en est fait du sort de la monarchie ; elle retombera dans les fers qu'elle n'aura secoués que pour un moment : semblable à un lion qui s'endormirait aux portes de sa prison, après les avoir brisées. Un reste de mouvement intérieur qui la replierait sur elle-même, n'annoncerait que ces signes de vie qui sont des symptômes de mort. Les petits

règlemens de finance, de police, de commerce, de marine qu'on fera de temps en temps pour la métropole ou pour les colonies, ne seront que de faibles palliatifs, qui, en couvrant sa situation, ne la rendront que plus dangereuse.

xxx.
Peut-on
raisonnable-
ment
espérer que
le Portugal
améliorera
son sort
et celui de
ses colonies?

On ne saurait se dissimuler que le Portugal a laissé échapper l'occasion la plus favorable qu'il pût jamais trouver, de reprendre son ancien éclat. La politique ne prépare pas seule les révolutions: des phénomènes destructeurs, peuvent renouveler la face des empires. Le tremblement de terre du premier novembre 1755, qui renversa la capitale du Portugal, devait faire renaître le royaume. La ruine de ces superbes cités est souvent le salut des états, comme la richesse d'un seul homme peut être la ruine d'un peuple. Des pierres entassées les unes sur les autres pouvaient s'écrouler; des marchandises, qui la plupart appartenaient à des étrangers, pouvaient s'anéantir; des hommes oisifs, débauchés et corrompus, pouvaient être ensevelis sous des décombres, sans que la félicité publique en fût altérée. La terre n'avait repris, dans un accès de fureur passagère, que des matériaux qu'elle pouvait rendre; et les abîmes qu'elle creusait dans une ville, étaient des fondemens ouverts pour une autre.

Comment se bercer de l'espoir d'un meilleur avenir, lorsqu'on ne voit point sortir des ruines de Lisbonne un meilleur ordre de choses, un

nouvel état, un peuple nouveau? La nation à laquelle une grande catastrophe n'apprend rien, est perdue sans ressource, ou sa restauration est renvoyée à des siècles si reculés, qu'il est vraisemblable qu'elle sera plutôt anéantie que régénérée. Que le ciel écarte ce terme fatal du Portugal! qu'il en éloigne le présage de ma pensée, où il ne pourrait se fixer ou rentrer sans me plonger dans une profonde affliction! Mais, dans ce moment, je ne puis me dissimuler qu'autant les grands écarts de la nature donnent de ressort aux esprits éclairés, autant ils accablent les âmes flétries par l'habitude de l'ignorance et de la superstition. Le gouvernement, qui se joue partout de la crédulité du peuple, et que rien ne saurait distraire de son empressement à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant au moment que la nation devint plus timide. Des consciences hardies opprimèrent les consciences foibles; et l'époque de ce grand phénomène, fut celle d'une grande servitude. Triste et commun effet des catastrophes de la nature! elles livrent presque toujours les hommes, à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'est alors qu'on cherche à multiplier sans fin les actes d'une autorité arbitraire; soit que ceux qui gouvernent, croient réellement les peuples nés pour leur obéir; soit qu'ils pensent qu'en étendant le pouvoir de leur personne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques

ne voient pas qu'avec de tels principes, un état est comme un ressort qu'on force à réagir sur lui-même, et qui, parvenu au point où finit son élasticité, se brise tout-à-coup, et déchire la main qui le comprime. La situation où se trouve le continent de l'Amérique méridionale, démontre malheureusement la justesse de cette comparaison. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les îles de ce Nouveau-Monde.

LIVRE DIXIÈME.

ÉTABLISSEMENT DES NATIONS EUROPÉENNES DANS LE GRAND
ARCHIPEL DE L'AMÉRIQUE.

JUSQU'À présent nous avons marché d'horreurs en horreurs, à la suite des Espagnols et des Portugais. Les Anglais, les Français, les Hollandais, les Danois, avec lesquels nous allons descendre dans les îles, y seront-ils moins féroces que ceux qui se sont emparés du continent? Les habitans renfermés dans ces espaces limités, subiront-ils le sort déplorable des Péruviens, des Mexicains et des Brésiliens? Des hommes civilisés, ayant tous vécu dans leur patrie, sous des gouvernemens, sinon sages, du moins anciens; ayant tous été nourris dans des foyers où ils avaient reçu les leçons et quelquefois l'exemple des vertus; tous élevés au centre de villes policées où l'exercice d'une justice sévère les avait accoutumés à respecter leurs semblables, auront-ils tous, tous sans exception, une conduite que l'humanité, leur intérêt, leur sûreté, les premières lueurs de la raison, proscrivent également, et continueront-ils à devenir plus barbares que le sauvage? En serai-je donc réduit à ne tracer que d'affreux tableaux? Bon Dieu! à quel ministère étais-je

i.
Considérations sur la conduite de toutes les nations de l'Europe dans le Nouveau-Monde.